

Hervé
Hamon

Ceux
d'en
haut

UNE SAISON
CHEZ LES DECIDEURS

Seuil

ans, mais
ça, et
cône de
les autres
chemins

Contra
des avant
La Poste.

guère d'a
Donc, la

il sait qu

la sayer

pris, sa

le fond, on n'en a rien à faire, c'est vous, le patron, qui avez à craindre, nous, on restera...

À La Poste, les facteurs d'inquiétude sont bien réels. Les activités décroissent de 3 à 5 % par an. Tous les ans, nous avons du courrier en moins, nous avons moins d'activité au guichet, nous partons avec un déficit de 300 millions d'euros. Tous les ans. L'adaptation de l'entreprise n'est pas une option, c'est un devoir. Cette boîte a été très bien construite, avec une architecture, un encadrement (ce qui suppose inévitablement des « petits chefs ») remarquable. On a cherché à mettre en place des procédures progressives, participatives, et, du reste, on n'aurait pas traversé les dix dernières années sans conflits sociaux sérieux si les gens n'avaient pas été productifs, conscients de l'effort à faire. Les syndicats disent qu'on est passés de 300 000 à 230 000 agents, ils savent généralement de quoi ils parlent. Cette année, La Poste fait un résultat de 700 millions d'euros – ce n'est pas même suffisant pour financer la modernisation, l'investissement, l'innovation développement.

Si nous n'avions pas entamé ce travail, si nous avions gardé la structure de coûts de 2002, nous perdriions présentement entre

on ne pense qu'à

le courrier. Le

s, si l'on observe

parties sur des

ont des primes,

défendre hormis

gratuité, ils n'ont

de mirobolant.

Et cette boîte,

de la RATP, ils

disaient : la

urne, mais, dans

de Français et trois cent mille postiers. Faites le calcul, c'est un suicide par jour – statistiquement.

Je ne dis pas cela pour évacuer le problème, pour le tenir à distance. Il reste une foule de choses à améliorer, il faut conduire les réorganisations en prenant les personnels encore plus en compte. C'est tout le sens de ma vie, ça, de ma vie professionnelle. Mais vous ne m'empêchez pas de penser, de constater, qu'il existe des postiers malheureux du fait de l'inadéquation entre le monde tel qu'il est et ce qu'il subsiste des règles anciennes, des règles administratives, qui par essence sont des règles dures. Dures pour ceux qui sont malades, dures parce qu'elles manquent d'humanité. C'est vrai que les gens, du moins certains d'entre eux, supportent mal ces éléments-là, supportent mal de se retrouver dans un monde mouvant, provisoire, inachevé. C'est encore vrai qu'il y a plus d'échecs professionnels qu'avant. Parce qu'une institution comme La Poste, traditionnellement, s'accommodait du travail limité, des gens un peu inadaptés. On ne les emmerdait pas, on disait que ça faisait partie du casting, et on les laissait dans leur coin. Maintenant, par les temps qui courent, ils n'ont plus leur place dans les entreprises même si, à La Poste, ils restent boucler leur carrière, et font des déprimés à répétition. Ils seraient mieux hors de l'entreprise, mais non, le modèle qu'ils conservent en tête, c'est La Poste d'avant. Voilà. Ce phénomène-là, conjugué avec l'action de syndicats minoritaires qui ont peu d'audience, qui veulent fermer La Poste, couler La Poste, ce phénomène-là nous poursuit. On va le gérer le mieux possible, on va le combattre aussi car ce n'est bon ni pour l'image interne, ni pour l'image externe. Mais, à mon sens, ce n'est pas un phénomène réellement significatif. De la société en général, peut-être. Mais de La Poste en particulier, sûrement pas.

Il est manifestement sincère, Jean-Paul Bailly, il nie et il

1 et 2 milliards par an. Et les conséquences seraient vraiment dramatiques pour le personnel et pour la qualité du service. Mais vous imaginez bien qu'une évolution pareille bouscule toutes les habitudes, suppose une adaptation constante. J'observe cependant que tous les baromètres sont rassurants : relation au travail, satisfaction, fierté d'appartenir à l'entreprise.

Je regarde Jean-Paul Bailly avec des yeux écarquillés. La Poste n'est-elle pas l'entreprise (enfin, l'entreprise récente) qui défraie la chronique par les suicides répétés de certains de ses agents ? Récemment encore, un postier de Rennes s'est donné la mort sur son lieu de travail même, ce qui ne prête pas à ambiguïté.

Mon interlocuteur se tait un moment, semble chercher soigneusement ses mots. Le sujet est brûlant. Il se lance.

Mon diagnostic, dit-il fermement, c'est qu'il n'y a pas de malaise à La Poste, mais que certains postiers sont en difficulté quand se combinent, à l'occasion de situations de réorganisation, des échecs professionnels et des fragilités personnelles. Le taux de suicides, chez nous, est en fait inférieur au reste de la population. Ce que je pense, c'est trois choses. Un, nous sommes dans une société qui est en train de changer ses modes d'expression et de protestation. Deux, les corps intermédiaires que sont les syndicats sont en train, tendanciellement, de perdre la main. Trois, nous passons d'une expression revendicatrice sous des formes collectives, structurées, au fait divers par amalgame jouant sur l'émotion et la médiatisation. Ce sur quoi misent, en particulier, les gens de SUD, qui montent en épingle tel ou tel épisode strictement personnel.

En France, il y a douze mille suicides par an. C'est trois fois plus que les accidents de voiture, deux fois plus que les victimes du sida. Mais personne, ou très peu de monde, ne s'y intéresse. Dans la tranche des 25-45 ans, c'est la première cause de mortalité. Et, dans cette tranche, vous avez trente millions

dénie avec une conviction intégrale. Et moi, je me demande si le statistiquement correct est recevable, si la théorie du complot est admissible, ou bien si la hauteur de vues est tellement élevée, la distance tellement grande, que l'effet de masse est perçu de fort loin, observé à la lunette, *grosso modo* pertinent, mais plus contestable dans les failles, dans les détails où se niche fréquemment le malheur. Je vois ma postière obligée de porter un T-shirt « I love La Poste », et me demandant ce que c'est que cet affichage, s'il est réellement digne, si vendre des pin's, des produits dérivés en tout genre, fait partie de sa fonction. Je pense à mon facteur qui court, qui court tellement que, parfois, il ne vérifie pas sérieusement si le destinataire d'un recommandé, moi en l'occurrence, est chez lui – ce qui l'obligerait à monter, à sonner –, et préfère déposer dans la boîte aux lettres un avis de passage. Trois cents millions de déficit en début d'année, c'est un starter impitoyable, c'est l'annonce que la course sera olympique ou ne sera pas, et qu'il y aura des chutes.

CEUX D'EN HAUT

C'est un livre sur le pouvoir, sur ceux qui exercent un pouvoir. Pas un pouvoir institutionnel, ni délégué, ni indirect : le pouvoir concret de gens qui commandent aux autres et qui doivent rendre des comptes sur ce commandement. Autrement dit, les décideurs, et, notamment, les patrons, les grands.

Hervé Hamon les a rencontrés, patrons du CAC 40 ou patrons du secteur public, banquiers ou entrepreneurs. À tous, il a demandé si leur pouvoir est réel, s'il est légitime, ce qui les fait jouir, ce qui les inquiète, comment ils gèrent leur personnel, ce qu'ils font de leur argent, quels rapports ils entretiennent avec les gouvernants, avec les médias.

Et, comme le pouvoir économique et le pouvoir politique s'interpénètrent – via les grandes écoles et les grands corps –, comme le pouvoir est terriblement endogame, l'auteur s'est ensuite tourné vers d'autres décideurs, des maires de grandes villes, des Premiers ministres.

De Franck Riboud à Jean-Louis Beffa, de Louis Gallois à Alain Juppé, de Bernard Kouchner à Michel Rocard, de Nicole Notat à Bertrand Delanoë ou Matthieu Pigasse, voici leurs réponses, leurs justifications, leurs codes.